

## Homage à Fernand Gregh, 14 octobre 2023

« Bois Bliaud », Thomery

Chers amis,

Avant que Kléber et Guillaume Crouzet ne me contactent et ne me fassent l'honneur de m'inviter à participer à cet hommage, je dois avouer que je ne connaissais presque pas Fernand Gregh. C'était un nom d'écrivain, de poète, croisé dans telle chronique ou telle biographie évoquant la vie intellectuelle et artistique de la France de la Belle époque et de l'entre-deux-guerres. Pour lui rendre justice aujourd'hui devant vous, il fallait que j'approfondisse le sujet.

Par chance, Fernand Gregh s'est livré avec générosité dans trois ouvrages *L'Âge d'or*, *L'Âge d'airain* et *L'Âge de fer*, publiés au soir de sa vie, entre 1946 et 1956. Il y retrace près de 80 années particulièrement bien remplies. Il suffisait que je me plonge dans cette trilogie pour saisir l'essentiel d'un destin qui semble suivre un cours aussi majestueux que tranquille.

Le premier livre, *L'Âge d'or*, se penche sur le temps de l'enfance et de la jeunesse. Il s'ouvre par une liste de souvenirs sans ordre précis, qui annonce les fameux « Je me souviens... », fragments autobiographiques de Georges Perec publiés en 1978. En voici trois :

« un jour (avais-je trois ans?) ma mère m'a montré dans la rue de la Chaussée d'Antin George Sand, vieille grosse dame brune qui s'en revenait probablement de la *République Française*, le journal de Gambetta, dont les bureaux étaient situés dans cette rue.

[...] je me revois longeant les palissades qui entouraient le Trocadéro à l'Exposition de 1878, du côté de l'avenue Albert-de-Mun actuelle ; j'ai encore dans les yeux le jaune des planches au soleil.

[...] J'ai fait la queue parmi la foule pour entrevoir, l'instant d'un regard, le cercueil de Victor Hugo exposé sous l'Arc de Triomphe »

Et Gregh clôt sa liste par deux réflexions où il jette un regard panoramique sur sa trajectoire, à la fois d'homme et d'homme de lettres :

« J'ai connu toute la littérature de mon temps, d'abord comme fondateur du *Banquet*, puis comme secrétaire de la *Revue de Paris*, puis comme poète accueilli partout, puis comme critique dramatique à la *Liberté*, à *Comœdia* et aux *Nouvelles littéraires*, sans compter la suite de mes travaux de lyrique impénitent qui m'auront bientôt permis d'avoir publié mon dixième volume de vers. »

« La vie des hommes de ma génération aura coïncidé avec le changement le plus prodigieux qui se soit produit dans les conditions de la vie humaine depuis la préhistoire. Seule peut-être l'invention du feu si le feu avait été

« inventé » aurait-elle été aussi riche de conséquences. Le télégraphe, le chemin de fer et le gaz, puis l'automobile, le téléphone, l'avion, le cinéma, la radio, la télévision auront changé la forme du monde. Et le 6 août 1945, la bombe atomique, qui peut non plus changer la forme du monde, mais le supprimer. »

Il n'est pas facile de raviver dans toute sa plénitude la mémoire d'un homme et d'un artiste comme Fernand Gregh mais je vous propose une promenade, forcément rapide, à travers son monde. À la lecture des souvenirs qu'il nous a laissés, les lieux, autant que les livres et les êtres, occupent une place de choix. C'est donc sur les adresses marquantes de son existence que j'ai choisi de me concentrer. J'en ai retenu sept. Elles vont nous conduire de Paris car Gregh est un authentique Parisien jusqu'ici, à By-Thomery, au pied de cette maison appelée « Bois Bliaud », ce havre de paix qui a tant compté pour l'homme et l'écrivain, et où il passa tant d'heures, sans doute heureuses autant que studieuses, loin de l'agitation de la capitale, de ses obligations sociales et mondaines.

### **Première adresse : rue de la Chaussée d'Antin, Paris IXe**

Tout commence 10, rue de la Chaussée d'Antin Le père de Fernand, Louis Gregh y exerce ses activités de musicien, à la fois pianiste, compositeur et éditeur de musique. C'est le magasin paternel et aussi le domicile familial où Fernand voit le jour le 14 octobre 1873, il y a très exactement 150 ans !

« Après tant d'années écoulées, écrit Fernand Gregh dans *L'Âge d'or*, un instinct me ramène souvent à cette maison, toujours la même, avec sa façade étroite aux fenêtres avarés du temps de Charles X ou de Louis-Philippe. J'entre sous la voûte [...] Je reconnais la boule de cuivre de l'escalier, toujours la même. Ma main épouse la vieille rampe. Et voici le palier de l'entresol. Il a toujours son parquet un peu craquant, ses deux portes sont toujours à la même place. Dans la pénombre avant d'entrer, je m'arrête silencieux, j'écoute, le cœur battant : j'écoute mon enfance. »

Parce qu'elle est la première adresse, le 10 rue de la Chaussée-d'Antin, est un lieu fondateur, inoubliable, à jamais inscrit dans la chair et l'âme :

« L'appartement de la Chaussée-d'Antin a été pour moi cet endroit mystérieux, unique, cette contrée peuplée de rêves, d'angoisses et de joies, cette patrie, l'Enfance ; je ne l'ai quitté qu'à quinze ans »

[ ... ]

« C'est là que j'ai eu les premières peurs dans la nuit, fait les premiers mensonges, goûté les premières louanges, ri les premiers rires, rêvé les premiers rêves au crépuscule en sentant quelque chose d'immense et de triste m'envahir. [...] C'est là que j'ai découvert, plus tard, la joie de la lecture, l'ivresse d'apprendre, l'émotion indicible de la musique. C'est là que j'ai conçu pour mon père cette tendresse pleine de respect du petit garçon pour le mâle protecteur, un peu lointain par ses occupations, et, pour ma mère, cette

adoration que j'ai gardée toute ma vie et pour laquelle seul le mot d'infini convient.

Tous mes autres domiciles conservent un peu de mon cœur ; celui-là l'a tout entier. Tous les autres sont des maisons, mais *la* maison, c'est celle-là. »

Il y aura, à l'adolescence, d'autres adresses un peu plus à l'ouest : 50 bd Haussmann, à proximité d'une fameuse maison close d'où s'extrait, les soirs d'été, de jolies jeunes femmes peu vêtues, cherchant la fraîcheur du jardin. Gregh les nomme pudiquement « filles-fleurs », comme un écho aux créatures wagnériennes chargées de séduire l'innocent Parsifal ; et peu de temps après, une adresse très voisine, mais moins exposée à l'étalage frivole des créatures de « petite vertu ».

### **Deuxième adresse : un Chalet à Enghien**

Dans l'enfance de Gregh, les livres occupent très vite une place considérable. Cette passion est le fruit d'une transmission. Ils ont été rassemblés par le grand-père maternel dans ses propriétés d'Enghien, à quelques kilomètres au nord-ouest de Paris.

« Quand j'avais dix ou douze ans, écrit Fernand, la première chose que je faisais en arrivant pour les vacances de Pâques à notre petit chalet d'Enghien, c'était, les volets du rez-de-chaussée poussés avec des cris de joie, de monter quatre à quatre l'escalier et d'ouvrir la chambre sous les combles où, dans un placard mansardé, des livres gisaient en vrac. Et là, seul, loin des bruits de la maison, dans une odeur de poussière et de passé, je me mettais à feuilleter éperdument tout ce qui me tombait sous la main » [...]

« Tous ces livres avaient appartenu à mon grand-père maternel, Charles Bonnard, patron sellier de Paris à qui son labeur et sa sagesse avaient permis de se retirer à Enghien où il avait fait bâtir quatre maisons [...] C'était le type du républicain de 48, je crois même qu'il avait fait le coup de feu sur les barricades, avide de savoir, féru de la lecture pour laquelle il m'a légué ses capacités infinies. »

### **Troisième adresse : le lycée Condorcet, rue du Havre, Paris IXe**

Lecteur vorace, esprit avide d'apprendre, Fernand est un élève brillant, une « bête à concours ». Il passe plusieurs années comme interne au lycée de Vanves, l'actuel lycée Michelet. Mais fin 1889, une grave épidémie de grippe, conséquence de l'Exposition universelle qui venait de rassembler à Paris des visiteurs du monde entier, contraint à la fermeture de nombreux établissements. Fernand tombe assez sérieusement malade. Quand il se rétablit, il est n'est plus le même :

« Cette influenza a coupé ma jeunesse en deux, observe-t-il. Avant, j'étais encore à peu près un enfant. Après, j'étais devenu un jeune homme. »

Une maturité qui se concrétise par la certitude d'une vocation : Gregh ne veut plus se contenter de lire les œuvres des autres, ou s'il les lit c'est en tant que collègue, car désormais, il en est sûr, il veut être écrivain. « La littérature, écrit-il, et en particulier la poésie, m'avaient pris aux moelles ».

Une des conséquences de ce changement est sa volonté de ne plus aller en internat, à Vanves. Et il entre au lycée Condorcet, tout proche du domicile familial. C'est une étape décisive dans sa vie, car il fait alors des rencontres marquantes, il y noue des amitiés durables. À Condorcet, lycée fréquenté par les fils des familles de grands industriels et des riches bourgeois établis dans le nord-ouest de Paris, il a pour condisciples : Daniel Halévy, fils de l'académicien et homme de lettres Ludovic Halévy ; son cousin Jacques Bizet, fils du compositeur Georges Bizet et de Geneviève Straus puisqu'elle s'était remariée après la mort précoce de l'auteur de Carmen ; Robert de Flers et Arman de Cavaillet, appelés à former plus tard un duo d'auteurs dramatiques très célèbre ; et aussi Robert Dreyfus. La plupart de ces hommes feront carrière dans les lettres, certains deviendront académiciens.

Précoces dans leurs ambitions artistiques, ils fondent en 1892 (Gregh n'a pas encore 20 ans) une petite revue littéraire *Le Banquet* qui, après huit numéros, sera absorbée par l'avant-gardiste *Revue Blanche* des frères Nathanson. C'est une revue qui en presque dix ans d'existence et 237 numéros marque le paysage artistique, intellectuel et politique autour de 1900. Comme le résume l'essayiste Paul-Henri Bourrelier dans son étude sur *La Revue blanche. Une génération dans l'engagement, 1890-1905*, elle « devient vite un lieu de débat sur tous les sujets qui agitent la France. Elle mène des combats politiques sous l'impulsion d'anarchistes comme Fénéon, Mirbeau ; de socialistes, tels Blum, G. Moch, Péguy ; de dreyfusards et de fondateurs de la Ligue des droits de l'homme, comme Reinach et Pressensé. [...] Elle promeut les peintres nabis, les néo-impressionnistes et l'Art nouveau, anticipe le fauvisme, le futurisme et les arts premiers. Toulouse-Lautrec, Bonnard, Vuillard, Vallotton, Hermann-Paul, Cappiello illustrent les articles de la revue et les ouvrages publiés par ses Éditions. Après avoir soutenu fidèlement Mallarmé, *La Revue blanche* accueille Proust, Gide, Claudel, Jarry, Apollinaire qui y débentent ».

L'aventure du *Banquet* puis de la *Revue Blanche* permet surtout à Gregh de rencontrer Marcel Proust, son aîné de deux ans, lui aussi ancien de Condorcet.

« Je revois l'appartement que Proust devait rendre célèbre vingt ans après, celui qu'il a transposé tel quel dans *À la Recherche du Temps Perdu* [...] La maison existe toujours, note Gregh dans les années 40, au 9 du boulevard Malesherbes, une grande belle maison dont les appartements avaient cette ampleur cossue des demeures de la bourgeoisie aisée dans les années 1895-1900. L'impression que j'en ai gardée, et que je retrouve en fermant les yeux, est celle d'un intérieur assez obscur, bondé de meubles lourds, calfeutré de rideaux, étouffé de tapis, le tout noir et rouge, l'appartement type d'alors, qui n'était pas si éloigné que nous le croyons du sombre bric-à-brac balzacien. »

Ils deviennent amis, se fréquentent beaucoup, se font lire ce qu'ils écrivent et ce qu'ils publient. Ils voyagent en Normandie dans des lieux qui seront réinventés dans *À la recherche du temps perdu*. Ils côtoient certaines personnalités du tout Paris mondain comme Mme Arman de Cavaillet, Anatole France (son amant), Robert de Montesquiou, Anna de Noailles, Geneviève Straus, qui inspireront à Proust des personnages inoubliables de sa fresque romanesque, les Mme Verdurin, Bergotte,

Charlus et autres Guermantes. Marcel Proust a inspiré à Gregh un petit ouvrage, *Mon amitié avec Marcel Proust*, où il a réuni lettres et souvenirs entre le moment de la première rencontre et la mort du romancier en 1922, mais il y a aussi de très belles pages sur Proust dans *L'Âge d'or*. Je voudrais juste vous citer un passage, l'évocation d'un séjour à côté de Trouville et de promenades qu'il est émouvant de lire en y captant l'écho de certains motifs proustiens :

« Nous nous promenions, Marcel Proust, Jacques Bizet et moi, dans cette campagne du haut Trouville où les « cours » de pommiers alignent leurs masses rondes criblées de fruits rouges entre de profonds chemins creux, avec de temps en temps l'apparition soudaine, au détour d'une haie, de la Manche glauque aux courants visibles.

Une de nos promenades favorites était la route de Honfleur, sinueuse entre des haies d'aubépines, menant à la vieille église de Hennequeville tout habillée de lierre [...]

Au bout de la route de Honfleur [...] on arrivait à la ville d'Henri de Régner et de Lucie Delarue-Mardrus, avec ses vieilles maisons argentées de leurs toits d'ardoises, et son port intime serré entre les façades étroites qui se pressent comme pour que toutes puissent voir.

Au-dessus de Honfleur, nous allions quelquefois, mais c'était déjà loin, aux Allées Marguerite où une longue avenue au-dessus de la mer, berçant l'estuaire de la Manche entre ses branches, m'a donné la première impression, par ses pins sur un sol feutré d'aiguilles, de ce que je devais tant aimer dans le Midi. »

#### **Quatrième adresse : le Hameau Boulainvilliers, Paris XVIe**

En mars 1903, Fernand épouse Harlette Hayem, une Parisienne, fille d'écrivain et filleule de Barbey d'Aurevilly. Comme Fernand, elle est poète et publiera son premier recueil en 1905. Elle signe aussi de nombreux articles dans la Revue de Paris, au Figaro, à l'Illustration notamment, qu'elle signe de pseudonymes comme Henri Chalgrain ou Claude Ascain. Elle rejoindra le jury du prix Femina. Les époux Gregh sont des figures actives du Paris littéraire, artistique et mondain comme le soulignera plus tard le romancier Michel Robida dans une brève évocation parue dans *La Revue des deux mondes* :

« Quand, il y a juste dix ans, quelqu'un disait, à Paris, dans un certain milieu, aussi bien politique qu'artistique ou littéraire, « allez-vous au Hameau ? », « dînez-vous au Hameau ? », chacun savait qu'il ne s'agissait pas de Trianon, mais de cette étrange maison de bois disparaissant sous des avalanches de clématites et de vigne vierge, au fond d'un grand jardin envahi d'arbres, lui-même enfoui au bout des allées du hameau de Boulainvilliers, où s'élevait l'ancien pavillon des Eaux et Forêts de l'Exposition de 1878. Là, vivaient, depuis le début du siècle, deux poètes, Harlette et Fernand Gregh qui reçurent tout Paris à leur manière, c'est-à-dire de la façon la plus gaie, la plus généreuse, la plus dénuée de protocole, mais aussi la plus amicale, mêlant les ministres aux jeunes écrivains, les ambassadeurs aux critiques, les banquiers

aux musiciens, les académiciens aux artistes, dans un désordre voulu des situations sociales, où seul comptait le talent, l'esprit ou même une réputation inattendue. »

Dans *Les Partisans*, une biographie parue cette année qu'elle consacre à Joseph Kessel et à son neveu Maurice Druon, qui fut quelques années l'époux de Geneviève, la fille du couple Gregh, l'académicienne Dominique Bona trace un portrait peu flatteur d'Harlette, dont on pourrait dire qu'il relève de la tradition classique du portrait d'une belle-mère vue par un gendre :

« Druon, écrit-elle, porte à Harlette Gregh un sentiment distancié. Excentrique, toujours vêtue de longues robes de bohémienne, couverte de châles de cachemire où elle se prend les pieds, c'est au quotidien une tragédienne dont le public – son mari, ses enfants et Maurice – fatigue sans oser le dire, car elle a un caractère impossible, sans doute bipolaire, et ses décharges d'adrénaline répandent souvent la frayeur. L'autrice d'*Un Vertige à New York*, qui écrit la nuit car elle est insomniaque, torture un mari pourtant débonnaire. »

Entre le regard de Fernand qui est sans doute beaucoup plus élogieux car beaucoup plus amoureux, et celui de Maurice Druon, je ne permettrai pas de trancher. Une chose est sûre : Harlette devait être une forte personnalité, et plutôt non conformiste. Elle et Fernand vécurent toute leur vie de couple dans un coin du XVI<sup>e</sup> arrondissement devenu aujourd'hui un quartier ultra select. En 1953, une fête est organisée pour célébrer le cinquantenaire de la présence des Gregh au Hameau Boulainvilliers. Et Fernand jette à cette occasion un coup d'œil rétrospectif sur ce lieu inspirant, ce morceau de campagne à Paris qui a été le cadre de sa vie familiale et de sa vie d'artiste. Voici ce qu'il écrit dans *L'Âge de fer* :

« ... toujours en 1953, le Hameau Boulainvilliers fêta, sur l'initiative et par les soins d'une très aimable voisine, le cinquantenaire de mon installation audit hameau. C'est en effet en juin 1903 que je franchis pour la première fois le seuil de la maison où j'écris ces lignes, et dont je remercie le destin de m'avoir fait d'abord le locataire et, depuis 1922, le propriétaire. Habiter Passy est en soi un rare privilège. Passy a deux choses rarement conjuguées dans une ville : l'ancienneté, et l'air. Il respire largement du côté du Bois et, des bords de la Seine, regarde un vaste ciel ; il est plein encore de jardins charmants qui le divisent, l'aèrent, vestiges de parcs immenses dont les beaux arbres lui versent l'ombre et l'ozone par leurs feuillages abondants. Et en même temps, ce vieux village a tout un passé, un lointain passé qu'on trouve encore vivant dans ses antiques rues provinciales aux noms pittoresques, de ces rues dont le nombre diminue hélas ! avec rapidité, où, dans un rayon de soleil de mai, passe une branche de lilas par-dessus un mur décrépit.

Le jour où je suis venu serrer la main de Pierre Louÿs dans sa maison en briques roses du hameau Boulainvilliers, et lui demander s'il connaîtrait une petite maison dans les environs, je ne me doutais pas que j'accomplissais un

des actes importants de ma vie. Car ma maison du Hameau, à travers les vicissitudes de mon existence et les catastrophes de deux grandes guerres, a été la récompense de ma vie de poète ; elle l'a enveloppée de ses feuillages et de ses fleurs, elle l'a couronnée des larges palmes de ses marronniers, elle l'a embaumée des étoiles odorantes de la clématite qui naguère l'embrassait tout entière, qui entoure encore son portail, et qui l'accompagnera d'un suprême murmure le jour où j'en franchirai le seuil pour la dernière fois. »

### **Cinquième adresse : l'hôtel de Massa, Paris XIVe**

Revenons quelques années plus tôt et traversons la Seine. Nous sommes en 1949 dans le quartier de l'Observatoire. L'hôtel de Massa, 38 rue du Faubourg St Jacques, est niché dans un écrin de verdure assez exceptionnel en plein Paris niché ou plutôt juché, car il faut monter une bonne petite pente entre le trottoir face à l'hôpital Cochin et le bâtiment dissimulé derrière de hauts murs. Son histoire est très singulière puisqu'il a été construit à la fin du règne de Louis XVI sur les Champs-Élysées, et qu'il a été déplacé cent cinquante ans plus tard, pierre par pierre, de la rive droite à la rive gauche.

Depuis 1928 et sa traversée de la Seine, l'hôtel de Massa est le siège de la SGDL, Société des Gens de Lettres. Cette vénérable association défend les intérêts et les droits des auteurs depuis qu'elle a été fondée en 1838 par une génération d'écrivains nommés Balzac, Hugo, Alexandre Dumas, Théophile Gautier et George Sand (pour ne citer que les plus illustres) je dis « vénérable association » mais elle est restée toujours bien vivante puisque j'en suis l'actuel président !

Gregh accède à la présidence presque par hasard. Il était membre du Comité (équivalent d'un Conseil d'administration) depuis l'année précédente :

« Mes partisans à l'hôtel de Massa, très décidés, suppléèrent à ma nonchalance, due déjà à la fatigue de l'âge. Mais en dépit de leur chaleureux appui, jusqu'au dernier moment la lutte pour la Présidence fut ardente : Lucien Fabre [...] avait eu la fâcheuse idée de se présenter contre moi [...] l'ambition l'avait emporté chez lui sur l'amitié. Les voix furent à égalité au premier tour, et je fus, au second, élu au bénéfice de l'âge. »

Je dois vous faire une confidence : les circonstances de l'élection de Gregh me rendent cet homme sympathique, presque fraternel, car comme lui je n'ai jamais eu l'ambition d'être président et pourtant je le suis depuis maintenant trois ans. Une légère différence cependant : Gregh en accédant à la fonction semble découvrir l'utilité de l'association.

« Je ne m'étais jamais intéressé, avoue-t-il, à la Société des Gens de Lettres. C'était une erreur et une injustice, car elle rend de grands services aux écrivains, même à ceux qui n'en font pas partie, et qui profitent ainsi de ses avantages sans contribuer à son activité. »

Et là je ne peux que souscrire au propos de Gregh...

Il précise un peu plus loin son agenda présidentiel :

« Pendant une année, tous les huit jours, dans le ravissant hôtel de Massa [...] j'assistai au Comité que je présidais de mon mieux, sans compter les réunions supplémentaires qui furent nécessaires parfois pour les réceptions d'illustres ou nobles étrangers. Cette présidence me donna entre autres l'occasion de deux intéressants voyages, tous deux, chose curieuse, à Tours : l'un pour le cent cinquantième de Balzac en mai 1949, l'autre pour l'inauguration de la statue d'Anatole France dans le jardin public de la ville. »

Ce fut sans doute un moment émouvant. Anatole France était un homme qu'il avait côtoyé à titre privé dans sa jeunesse, au temps de son amitié avec Marcel Proust, quand les deux jeunes gens fréquentaient le salon de Mme Arman de Cavaillé. À Tours, en 1949, il rendait hommage à un écrivain aujourd'hui un peu négligé, mais ayant alors le statut de monument de notre histoire littéraire.

Un an plus tard, en mars 1950, la parenthèse présidentielle de Gregh à Massa se referme.

### **Sixième adresse : l'Académie française, 23 quai de Conti, Paris VIe**

La vraie consécration de Gregh, l'apogée de sa carrière littéraire, ce n'est pas la présidence de la SGDL mais quatre ans plus tard, en janvier 1953, l'élection à l'Académie française. Il s'agit pour lui d'une heureuse surprise, d'un événement inespéré car cela fait plusieurs décennies qu'il se présente, qu'il n'est pas élu et qu'il se représente sans jamais se décourager, laissant les journalistes ironiser sur une persévérance en passe de devenir légendaire et de faire jouer à Gregh le rôle de l'éternel candidat.

La treizième tentative est la bonne. Gregh a 80 ans. La tradition veut que, pour son discours de réception, l'Immortel nouvellement élu salue la mémoire de celui auquel il succède : il s'agit du comte de Chambrun, diplomate, occupant du fauteuil n°19 de 1946 à 1952. Pour l'anecdote ce fauteuil a été celui de Chateaubriand de 1811 à 1849, et il vient d'être attribué en juin dernier à la philosophe Sylviane Agacinski. A ce discours d'hommage, un membre de l'Académie adresse une réponse où il est beaucoup question du nouvel Immortel. Le romancier Jules Romains, auteur du vaste cycle romanesque *Les Hommes de bonne volonté* et de la pièce de théâtre *Knock* popularisée par l'interprétation de Louis Jouvet, est chargé de répondre à Fernand Gregh. Il souligne avec malice les circonstances particulières de son arrivée à l'Académie française :

« Monsieur, lance-t-il, au début de votre remerciement, vous ne vous êtes pas interdit de nous rappeler que l'on avait mis longtemps à vous en fournir le prétexte. Il est clair que vous auriez pu précéder ici beaucoup d'entre nous, y compris votre prédécesseur. [...] Quand vous vous êtes présenté pour la première fois, vous étiez encore très jeune. Mais vous aviez déjà presque trop attendu. Votre destin normal, c'était d'être le plus jeune académicien de votre époque. Consolez-vous. Aujourd'hui encore, vous êtes loin d'être le plus âgé. »



Cette élection est l'occasion d'un nouvel événement festif à l'hôtel de Massa. Car la Société des Gens de Lettres a tenu à offrir à Gregh son épée d'académicien. Il adresse aux membres de la SGDL un mot plein de charme et d'émotion :

« J'ai toujours vécu, dit-il, en ayant l'impression que la minute d'après il allait m'arriver quelque chose de merveilleux. C'est peut-être cela que l'on appelle la poésie. En tout cas, à travers les luttes de la jeunesse et les déceptions de l'âge mûr, j'avais gardé l'illusion enchantée ; et voici que, très tard, ce qu'elle m'annonçait se réalise, et qu'après la longue attente, j'entends autour de moi ce murmure d'amitié que je souhaitais, qui vaut mieux que l'éclat des trompettes de la gloire et qui récompense, en même temps qu'une œuvre, toute une vie. On raconte que Mozart enfant, avant de s'asseoir au clavecin, faisait le tour de la société en demandant à chacun : « M'aimez-vous ? » Il reste toujours en tout poète de l'enfance. Et d'ailleurs, ce « m'aimez-vous ? » tous les écrivains, même les plus rugueux en apparence, continuent à le dire dans le fond de leur cœur à tous ceux qui les lisent, tous les poètes en particulier, et moi entre autres. »

### **Septième adresse : By Thomery**

L'adresse ultime est celle qui nous rassemble et que trois lettres résument : « Ici ». Ici, dans la maison de campagne, appelée « Bois-Bliaud », découverte par Gregh en 1907 :

« ayant pris le train un beau jour pour Thomery, j'en revins enthousiasmé et rêvant de passer là tous mes étés, à côté de ma chère forêt de Fontainebleau [...] Au mois de juin nous nous y installâmes, et quarante-trois ans après j'y écris ces souvenirs, note-t-il dans *L'Âge d'airain*. By est un village qui constitue un « écart » de Thomery, sur la lisière même de la forêt. Rosa Bonheur y avait taillé dans les bois communaux, derrière un tout petit château du XVIII<sup>e</sup> siècle, un assez vaste parc qui confondait ses grands arbres avec ceux de la forêt et où elle hébergeait ses modèles, taureaux, lions, etc. [...] Des amis s'installèrent autour d'elle, formant un petit phalanstère d'artistes dans des maisons voisines. L'un d'eux, le peintre Bourdon, fit construire en 1873 une assez vaste demeure coiffée d'un immense atelier. C'est cette maison qui est devenue la nôtre. [...] De loin avec son air d'avoir un arc-boutant, elle semble la ruine d'une vieille église, surtout sous un très grand lierre qui tord des muscles d'athlète dans son éternelle verdure. À l'intérieur, des murs si épais qu'on a pu y creuser des armoires enferment des pièces nombreuses, dont les parquets de chêne et les serrureries soignées disent l'époque où ils furent posés. Et, tout en haut, regardant l'horizon vers Montereau, plane la petite chambre où j'aurais beaucoup travaillé. »

La forêt, les arbres et leurs feuillages forment ici l'écrin favori de Gregh, l'écrin favorable à son inspiration. Et je voudrais clore mon hommage sur un poème qui semble précisément avoir été écrit ici, sur le motif. Ce sera une façon d'honorer, après celle du prosateur, la voix du poète puisque la poésie fut la grande affaire de

sa vie. C'est aussi une façon d'honorer le lieu où nous nous trouvons et la présence, la proximité de la forêt de Fontainebleau. Elle ne cessa d'enchanter Fernand depuis ce jour de 1900 où, après une maladie éprouvante, il voyait la vie se rouvrir devant lui, « avec toutes ses joies, ses ivresses, ses promesses, ses illusions. » La forêt, ses arbres, ses sables, ses rochers, lui étaient alors entrés d'un seul coup « dans le cœur ».

Sous la voix de Gregh, on entend, c'est du moins mon sentiment, quelque chose de la voix d'un de ses grands modèles, Victor Hugo – Hugo à l'œuvre de qui il a consacré une étude en 1904 et un essai important en 1933. Je ne veux pas dire que ce poème imite, mais je suggère simplement que les accents hugoliens qu'on y décèle témoignent d'une filiation profonde et de la confiance que Gregh accorde à son propre lyrisme : il se sait guidé par une grande voix du XIX<sup>e</sup> siècle, voix aimée, constamment admirée.

« L'Arbre »

C'est l'Arbre. Il est opaque, immobile, et vivant.  
Il baigne dans le ciel, il trempe dans le vent.  
Une nuit verte inonde en plein jour ses ramures.  
La moindre brise en tire un millier de murmures  
Et toujours quelque oiseau qui plonge dans l'air bleu ;  
Puis, quand le crépuscule épaissit peu à peu,  
Tel qu'une eau sous-marine et glauque, le silence,  
Lentement il le boit comme une éponge immense.  
Son front semble, le soir, se perdre au plus profond  
De l'ombre, et par les nuits où les étoiles font  
Luire au travers et scintiller leurs clartés blanches,  
Il a l'air de porter tout le ciel dans ses branches.  
Il se dresse touffu, secret, vertigineux :  
Son tronc énorme est bossué d'énormes nœuds ;  
De vifs surgeons verdoient à son pied centenaire ;  
Chacun de ses rameaux semble un arbre ordinaire...  
Quelle pensée auguste et douce habite en lui ?  
Que rêves-tu, grande Âme encor jeune aujourd'hui  
Qui l'occupes du fond des temples, et t'y recueilles ?

On le sent respirer, lent, de toutes ses feuilles...

Se taire après le mot « feuille », riche de ses multiples sens, me paraît être la meilleure manière de clore l'évocation d'un écrivain humaniste, poète lyrique, grand amoureux de la vie.

Christophe Hardy